

ROGER FAUCK
Contribution à l'Histoire de l'ORSTOM-IRD



Ce document est un extrait des Mémoires de R. FAUCK, dans lequel n'ont été conservés que les textes ayant un rapport direct avec la carrière effectuée en grande partie dans l'ORSTOM.

LES MEMOIRES DE ROGER FAUCK

A : PREAMBULES

B : LA JEUNESSE

1 : LILLE AVANT 1939

la petite enfance

la scolarité

2 : LES ANNEES DE GUERRE

L'évacuation

L'occupation nazie

La vie courante

3 : Etudiant à PARIS

Le Lycée Henri IV

La Cité Universitaire.

C : DES MEMOIRES D'OUTRE-MER

1 : UNE CARRIERE DE CHERCHEUR TROPICALISTE

2 : MA VIE DE PEDOLOGUE EN AFRIQUE

3 : EN CASAMANCE

Les recherches

La station expérimentale

La vie courante à Séfa

Dans « l'enfer » de Séfa

4 : EN GUINEE

5 : AU DAHOMEY

6 : A DAKAR-HANN

D : En FRANCE : VERNON 1971

1 : La vie familiale

2 : l'ORSTOM :

3 : Des activités variées

E : 1982 : SIMONNE NOUS QUITTE

F : 1986-88 aux USA

G : Le bilan des voyages

H : Après 1988 : la « retraite active »

Biographe et activités associatives

Recherches généalogiques

Des conférences

ANNEXES

Activités diverses

Curriculum Vitae

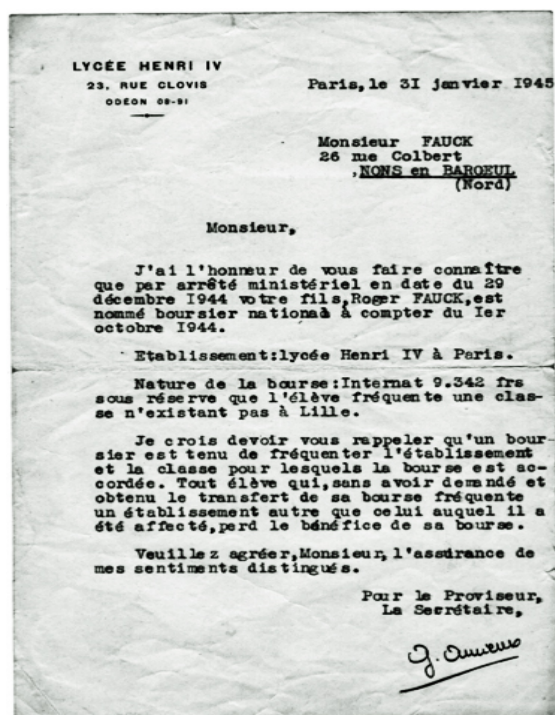
Liste des publications

B: LA JEUNESSE, La scolarité

Mes parents m'avaient placé à l'école Primaire Montesquieu, à Fives, en face de l'usine de textile où travaillait mon père et où mon oncle Arthur Delporte, tuberculeux gazé de guerre, était concierge. L'école était située à 15 minutes à pied de la maison. En 1930, la scolarité était obligatoire jusqu'à 14 ans. J'avais eu mon Certificat d'études et j'étais en cours complémentaire en attendant de quitter l'école pour chercher du travail, probablement dans une usine textile. Un jour, au printemps je crois, j'étais à la maison et je vois entrer dans le magasin de papiers peints deux personnes, Monsieur Compain, le directeur de l'école primaire de Fives et madame Compain, mon institutrice. Qu'avais-je donc fait ? Il était anormal que ces deux personnes viennent à Mons en Baroeul pour des achats de papier peint. J'ai attendu avec inquiétude au fond de la cour, près de nos lapins. Mon inquiétude était vaine, car maintenant j'ai une dette de reconnaissance auprès de M et Mme Compain, probablement décédés depuis longtemps, car leur visite a changé ma vie. Ils étaient venus voir mes parents pour les conseiller de faire poursuivre des études à leur dernier fils en l'inscrivant au lycée.

Mes parents ont de suite accepté la proposition mais il y avait divers problèmes à régler. En premier lieu j'étais trop âgé en avril 1938, pour entrer en sixième, j'aurais eu 13 ans et demi à la rentrée d'octobre. Alors en contactant le médecin de famille, Dr Soulez, et avec l'aide administrative de l'école primaire, j'ai pu avoir un certificat médical et un appui solide, pour une dispense d'âge. J'ai été admis à l'entrée directe en cinquième au Lycée Faidherbe de Lille. Pendant l'été j'ai, seul, travaillé sur des livres de sixième d'anglais et surtout de latin. Le retard pris dans ces deux matières a été très dur à rattraper par la suite. Puis, en second lieu, il y avait eu un autre problème, mon père avait été licencié de l'Usine textile de Fives et mes parents qui avaient un petit commerce de papiers peints qui vivait en 39 à l'approche de la guerre ne pouvaient pas supporter les frais de ma scolarité à Lille. Leur demande de bourse a alors été refusée car si je n'étais plus un étranger, car naturalisé depuis peu sans attendre le service militaire, mes parents avaient une carte de résidents étrangers. Les Compain ont dû intervenir car on a pu avoir une demi-bourse, et cela durant tout la période lycéenne. J'ai vécu au Lycée de Lille, avec les rafles, la période de l'occupation allemande (le Nord était « zone interdite »). Mais j'ai payé mon retard en latin et en anglais quand on devait rentrer en seconde. Le lycée ayant été réquisitionné par les occupants en mai 41, en octobre un petit examen de rentrée m'a été défavorable en latin et en anglais et j'ai dû redoubler ma seconde. Alors, vexé, j'ai travaillé seul le soir, dans le grenier, les cours de première, avec quelques cours de l'Ecole Universelle et je me suis présenté au Bac en seconde. J'ai été reçu dès la première session de juin, et suffisamment bien pour être admis directement en Math Elem. J'ai alors pris conscience de mes possibilités.

Ensuite j'ai eu le bac de Math Elem en 1944. En octobre, juste deux mois après le départ des Allemands, je suis parti en auto-stop pour Paris, couché sur la bâche d'un camion, dix heures de trajet. Les trains ne remarchaient pas encore et le courrier était très incertain. J'ai pu loger Place Vendôme sur une couverture dans l'atelier de peinture de mon frère François et j'ai prospecté les lycées à classes préparatoires aux Grandes Ecoles. Je voulais présenter l'Agro, trouvant l'X trop carrière militaire, surtout ayant appris que je ne pouvais pas me présenter à cette école car ayant des parents étrangers. J'ai réussi grâce à mon bon dossier scolaire en maths à intégrer le fameux Lycée Henri IV, derrière le Panthéon. Vu la situation de mes parents, cette fois je n'ai pas eu de mal à obtenir une bourse d'études et avoir une place d'interne. Deux années après, je réussissais le concours d'entrée à l'Institut National Agronomique de Paris.



C : DES MEMOIRES D'OUTRE-MER

1-UNE CARRIERE DE CHERCHEUR TROPICALISTE

Entré à l'AGRO Paris en septembre 1946, j'ai pris la décision dès le début de la seconde année de m'orienter vers une carrière de chercheur dans la recherche outre-mer. D'une part, je me sentais adapté intellectuellement à faire un métier de chercheur, et d'autre part, j'étais intéressé par les intéressantes possibilités de départ à l'étranger qui s'offraient à la fin de la guerre 40-45.

N'ayant pas de problème de classement de sortie pour cet objectif, j'ai pu faire une seconde année détendue et sportive. Lors de l'Amphi Situ, j'ai été admis comme élève stagiaire à l'Office de la Recherche Scientifique Coloniale, l'ORSC, plus tard devenu l'ORSTOM, Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, et après ma retraite, l'IRD, Institut de Recherche pour le Développement.

Ma troisième année de l'Agro s'est déroulée à Nogent sur Marne, Ecole Supérieure d'Agriculture Tropicale, dont j'ai eu le diplôme. Toujours logé à la Cité Universitaire Boulevard Jourdan, pavillon de l'Agro, ma vie d'étudiant à Paris a été la plus belle de ma jeunesse après les années difficiles de la guerre. Comme j'avais signé un engagement pour dix années dans l'administration à l'ORSC devenu par la suite l'ORSTOM, je n'avais plus de souci financier, j'étais libre : capitaine de l'équipe de Hand-ball à onze (ne se fait plus), bon niveau de ping-pong, piscine, bals tous les samedi soir à la Cité. C'est d'ailleurs lors d'une soirée dansante que j'ai rencontré Claude Moureau en septembre 1949. Devant partir outre-mer en décembre nous nous sommes mariés fin novembre à Tours.

Dès le 20 décembre j'embarquais sur un bananier, le Cap des Palmes, avec en particulier Roger Maignien, décédé en 2011, Paul Bonfils, décédé en 2006, et Maynard. Nous étions onze passagers sur ce bananier qui naviguait à vide, car à partir de douze personnes il aurait fallu un médecin à bord. Nous partions véritablement à l'aventure.

Jeune marié, je savais que le statut de l'ORSC interdisait l'arrivée des épouses avant la fin de la période de stage, c'est à dire après un minimum d'une année de séjour outre-mer. Situation impensable actuellement pour des jeunes. La traversée a duré trois semaines. Le bananier a subi une tempête au large de Casablanca, notre première escale, j'ai été malade, ensuite il a relâché à Dakar le jour de Noël, puis à Sassandra en Côte d'Ivoire, où j'ai pu descendre à terre déposé dans une barque de pêcheur en équilibre dans une nacelle en cordage. La remontée sur le bateau par une échelle de corde très haute à partir d'une mer démontée m'est restée en mémoire. A Abidjan, en janvier 1950, nous étions le premier bateau à entrer dans le port actuel après l'ouverture de la digue de la lagune.

G. Aubert, mon patron nous attendait dans le Centre ORSTOM d'Adiopodoumé, à 20 Kms d'Abidjan, Centre dirigé à cette époque par le Professeur Miège. Ce fut la première découverte de l'Afrique, de ses problèmes alimentaires aussi, car, étant le plus jeune de la bande de pédologues, j'ai été bombardé cuisinier. Pour la préparation d'une grande tournée pédologique mes seules possibilités de ravitaillement en 1950 étaient du pain, que l'on ne trouvait qu'à Abidjan, pain vite sec et épuisé, ensuite surtout des conserves, de sardine à l'huile, à la tomate et des poulets africains, de véritables champions de course en brousse, qu'il fallait acheter dans les villages. La base de tous les repas : était le riz en vrac, heureusement j'aime le riz. J'ai donc appris à manger du riz tous les jours.

Après une semaine à Abidjan, nous partîmes pour une longue tournée, six semaines, évidemment sans courrier, ni téléphone. Voyage dans un camion Dodge de l'armée américaine, débâché, et travail sur le terrain 12 heures par jour. Je voyageais à l'arrière dans la benne du camion, protégé du soleil et aussi des chocs d'une barre métallique, par un casque colonial. A cette époque il était fortement conseillé aux européens de porter un casque. Les routes n'étaient que des pistes défoncées, surtout en montagne, et on passait la journée à sursauter. Parfois on se taisait tous, quand G. Aubert s'endormait, pour ne pas le réveiller, en fait pour limiter le nombre d'arrêts car très souvent on nous été obligé de redescendre du camion pour creuser des trous à la pioche dans des sols desséchés. Le soir campement, soit dans des chambres de passage des administrateurs, soit dans des cases prêtées par des chefs de village, avec le

confort des années 50 en Afrique, la moustiquaire sur le lit picot et pas de frigidaire. Heureusement la chaleur était supportable. Parfois le soir, il y avait une invitation chez un Commandant de Cercle, avec cognac à l'eau...

A Kankan, enfin du courrier de France, et une demi-journée de repos (linge à laver, courrier...) puis de nouveau deux semaines de tournée

Nous sommes arrivés à Kankan, dans le nord de la Guinée après avoir traversé la zone montagneuse en bordure du Libéria, avoir séjourné dans la station du quinquina près de Nzérékoré, où le chauffeur a dormi sous mon lit picot, craignant d'être tué pour être dévoré par une tribu à mauvaise réputation. Ensuite le Fouta Djalon, belle montagne gréseuse dans l'est de la Guinée. Enfin, en Basse Guinée, séjour sur la côte avec prospection dans les boues de la mangrove. Enfin arrivée à Conakry, dans une station agricole, dirigée par un agro Max. Moulon, décédé en 2011, avec cette fois quelques jours de repos après le départ de G. Aubert pour la France, car nous étions tous crevés. Georges non, car il se dopait au Maxiton.

Après cette tournée, passionnante, de découverte pédologique et géographique, j'ai quitté mes collègues pour prendre le bateau pour Dakar, car j'étais affecté au Sénégal, à la CGOT en Casamance. J'allais commencer une carrière de pédologue, avec des conditions de travail et de vie particulières, qui méritent d'être présentées. Mais une carrière de chercheur ne se limite pas à simplement des activités de pédologie, de terrain ou de labo. J'ai eu de nombreuses activités connexes, responsabilités administratives, activités d'enseignement, participation à des congrès internationaux, responsabilités scientifiques. Ces activités, présentées plus loin ont été de plus en plus nombreuses au fur et à mesure de l'avancement de ma carrière de chercheur

2-MA VIE DE PEDOLOGUE EN AFRIQUE

J'ai travaillé comme chercheur pédologue, c'est-à-dire spécialiste de l'étude des sols. J'ai travaillé surtout sur le terrain, travaux de cartographie surtout, et peu au labo, dans de nombreux pays d'Afrique, au Sénégal, au début en Casamance, en Mauritanie, en Guinée, au Dahomey (Bénin), au Togo, en Haute Volta (Burkina Faso) où j'ai préparé ma thèse d'Etat, et au Niger. De plus, j'ai visité de nombreux pays en y « faisant » de la pédologie, (tournées d'élèves, congrès), mais je n'y ai pas fait de recherche ;

Dans de nombreux cas les tournées duraient deux à trois semaines, sauf en Casamance où je restais sur place, mais j'en parlerai dans le chapitre CGOT. Généralement, je disposais de véhicules Land Rover, d'un équipement correct, lits Picot puis Lafuma, de filtres à eau et de moustiquaires de terrain. J'avais toujours un chauffeur, ce qui ne m'a pas empêché un jour de conduire 13 heures de suite de Tambacounda à Dakar. Pour creuser des trous je recrutais des manœuvres. J'ai surtout fait des prospections à petite échelle (type 1/200.000), au début de carrière seul, mais de plus en plus avec des collaborateurs.



Il y avait souvent de longues marches à pied en forêt plus ou moins dense, ou sur des dunes de sables, ou dans des zones marécageuses riches en parasites et insectes, moustiques, tsé-tsé, anophèles, etc. Je n'ai jamais eu de paludisme, je prenais de la nivaquine mais j'étais parfois dévoré près des marigots, j'ai échappé à la trypanosomiase bien que beaucoup piqué, à la bilharziose en Haute Volta, aux filaires variées (j'ai été un cas rare), à l'amibiase car bien que filtrant l'eau, il y avait parfois des ratés et mes collègues en ont fait l'expérience... J'ai séjourné dans des villages de lépreux.

Dans certaines régions, en 1950, on rencontrait des populations isolées, dont les enfants n'avaient jamais vu de Blancs, mais elles étaient toujours très accueillantes bien que très pauvres. Par ailleurs, j'ai rencontré des bandes de cynocéphales menaçants, une panthère, des éléphants, évidemment quelques serpents, dont des *Dendraspis viridis*, mortels, et une fois des buffles. Ceci sans compter le python que des amis au Dahomey avaient placé dans mon lit, électricité préalablement coupée. Je me suis trouvé aussi en rentrant de tournée au milieu d'une insurrection. Donc peut être parfois de la chance dans ces aventures.



Les tournées pédologiques étaient des moments passionnants sur le plan intellectuel, avec l'impression de découvrir ce qui n'avait jamais été décrit. J'avais l'impression d'être un explorateur, et ce n'était pas faux. On peut distinguer deux grands types de tournées, les reconnaissances pédologiques, avec possibilités de découvertes scientifiques valorisantes pour des chercheurs, et les travaux de cartographie systématique.

Tous ces travaux de terrain étaient suivis au retour dans les bases par des analyses physico-chimiques de laboratoire, puis par la rédaction de rapports, l'élaboration de cartes et enfin parfois par la rédaction de publications. Les prospections de reconnaissance ont souvent servi d'enseignement pour des élèves arrivant de France. On cherchait alors à se loger dans des campements administratifs pour avoir de l'eau courante et pour faciliter la préparation des repas.

Dans une fosse pédologique en Casamance

Les travaux de cartographie à petite échelle s'effectuaient eux à partir de camps, sinon fixes, du moins de longue durée. On s'installait le mieux possible, lits sous de grands arbres, filtration d'eau à poste fixe, zones équipées pour des douches avec seaux accrochés à un arbre, trous pour toilettes en tenant compte alors de la direction des vents dominants, abris végétaux pour protéger l'essentiel, c'est à dire les aliments et les sacs de prélèvements de sols... Un cuisinier préparait les repas, riz et poulet un jour, poulet et riz le lendemain.

Cela a été le cas des travaux de cartographie au 1/500.000° réalisé après 1960 sur convention de financement au Sénégal Oriental, en Haute Volta, au Niger. J'étais patron à Dakar et je rendais visite à mes équipes de chercheurs qui restaient un à deux mois sur le terrain. Les camps étaient installés loin des villages, bruyants, surtout les nuits de pleine lune, ah le tam-tam !

Dans les régions sahéliennes, nord de la Haute Volta, Niger, où la situation sanitaire est meilleure, on s'installait au sommet de dunes. La nuit j'admirais un ciel extraordinairement étoilé. Les prospections d'avril, quand il faisait chaud, les 40 degrés, étaient les plus dures physiquement. Par contre en janvier dans les régions présahariennes on se gelait la nuit, avec 4° extrêmement sec. En avril on consommait de

six à huit litres d'eau chaque jour par personne et on rêvait le soir de bières fraîches car on n'avait pas de frigidaire.

Le plus dur, cependant pour moi, a été l'étude des puits de Haute Volta dans la région d'Orodara, lors de la préparation de ma thèse d'Etat. Impossible d'écrire car je ruisselais tellement que le carnet était trempé, de plus j'étais en équilibre sur des échelles de cordes de plus de dix mètres. Plusieurs photographies illustrent cette vie de pédologue de terrain, identique d'ailleurs à celle des géologues travaillant en Afrique. Ces derniers restant parfois très longtemps pour des recherches minières avaient généralement des équipements meilleurs, frigidaires en particulier. Ainsi au Sénégal oriental, j'avais pu transporter de Dakar un petit frigidaire à pétrole pour mon équipe de pédologues. A quelques kilomètres il y avait un camp de géologues du BRGM, avec un grand frigidaire. On allait les voir souvent pour des échanges scientifiques. Mais, un peu plus loin, il y avait un campement de géologues des Nations Unies, avec un énorme frigidaire qui nous faisait rêver.



Dans une fosse pédologique en Casamance

Une mention spéciale pour une tournée effectuée dans le cadre d'un Congrès de quaternaristes à Dakar. Il s'agit d'une tournée en Mauritanie, à laquelle a participé Théodore Monod, alors directeur de l'IFAN. Elle a eu lieu dans l'Adrar avec des véhicules tous terrains de l'armée mauritanienne, et des avions DC3 venus nous récupérer sur un reg. Nous sommes passés à Chinguéti, et j'ai rapporté des bifaces trouvés auprès d'anciens lacs asséchés depuis huit millénaires. Des photos et surtout un film super 8 illustrent cette tournée. Ce film a été numérisé et sonorisé en 2010.

Cette vie de pédologue de terrain n'existe plus. D'abord la cartographie à moyenne échelle est pratiquement terminée, ensuite les progrès de la télédétection avec imagerie SPOT conduisent à faire de la cartographie au bureau par photo-interprétation. Mais n'oublions pas que cette dernière n'est maintenant possible parce que la "vérité terrain" avait été faite par la génération des prospecteurs. Il n'y

a plus que quelques vérifications sur le terrain. Par ailleurs, dans de trop nombreux pays africains, la l'insécurité est trop grande, mais de toute façon la vie de prospecteurs, avec de longues absences loin de la famille, n'intéresse plus les jeunes chercheurs, et encore moins leurs campagnes.

Je garde personnellement de merveilleux souvenirs de mes tournées de pédologue. Ainsi, dans les régions présahariennes, j'ai pu admirer des ciex extraordinairement étoilés, voir l'étoile" la Croix du Sud". J'étais dans la peau d'un explorateur, libre de mes actes, loin de toute autorité administrative, j'étais mon chef. Formidable pour un jeune. Puis, ma carrière scientifique a évolué, de pédologue pur je suis devenu un spécialiste de l'érosion. Comme ce tournant a été pris en Casamance, j'en parlerai plus loin.

3-EN CASAMANCE

Les recherches

La Direction Générale, à Paris, de ce qui est devenu l'ORSTOM, avait répondu à une demande d'une entreprise, la CGOT, Compagnie Générale de Oléagineux Tropicaux, en m'affectant pour mon premier séjour outre-mer, car j'avais choisi l'Afrique, dans le projet Casamance, au Sénégal. La CGOT était une société d'économie mixte, chargée par le Plan, commissaire Jean Monnet, de développer la culture mécanisée de l'arachide en Afrique. En effet, à la fin de la guerre 40-45 il y avait une pénurie mondiale de corps gras, et les progrès de la mécanisation agricole aux Etats Unis, rendaient théoriquement possible la réalisation de grands projets de développement agricole dans des régions tropicales. Passionnant pour un jeune ingénieur de Grande Ecole, plein d'enthousiasme mais sans aucune expérience agricole, ni tempérée ni coloniale. Les Anglais, de leur côté, avaient lancé le même type de projet au Tanganyika, en Afrique de l'Est. La CGOT avait déjà deux petits projets, l'un au Sénégal à Kaffrine, l'autre au Congo, dans la vallée du Niari.

Le projet Casamance résulte du choix de mettre en valeur un grand plateau situé au sud de la Gambie, dans la région de Sédhiou. Par chance pour le recueil historique, un livre relate tout le développement de ce grand projet colonial : « La Compagnie générale des oléagineux tropicaux en Casamance, autopsie d'une opération de mise en valeur coloniale (1948-1962)", par Marina Diallo Cô-Trung, éditions KARTHALA, 1998.

Les concepteurs du projet ont trouvé difficilement sur le fleuve un lieu de débarquement facile, sur une plaque de latérite. Ce fait est rare compte tenu des mangroves à palétuviers existantes tout le long des rives du fleuve Casamance. Le débarcadère a permis l'installation d'un camp de base, avec logements, ateliers, bureaux, etc. Ce lieu a été appelé SEFA, et ce nom a souvent été utilisé comme le nouveau nom du projet CGOT Casamance. Par la suite, au fur et à mesure des défrichements de nouvelles installations, appelées Unités, ont été installées sur le plateau central.

Pour me rendre en Casamance, en 1950, j'ai d'abord pris le bateau d'Abidjan à Dakar. C'était un paquebot confortable, et j'ai pu récupérer de la tournée guinéenne. Je suis resté deux jours à Dakar, dans les bureaux de la C.G.O.T., puis j'ai pris l'avion pour Ziguinchor en Casamance, ensuite j'ai rejoint Séfa par la route (en mauvais état en 1950!) . J'ai découvert un camp de pionniers sous la tente, dans la forêt, sur les bords du fleuve Casamance, à quelques kilomètres de la petite ville de Sédhiou. Pour se doucher, il fallait se rendre sous un arbre équipé d'un seau douchière, sans oublier le soir de regarder par terre, les serpents étaient nombreux en 1950. Un soir, je suis resté longtemps dans l'enclos de végétation qui entourait l'arbre, car une panthère se promenait dans le camp. Elle a été descendue peu après par un chasseur.

Dans la journée je faisais de longues marches en forêt pour mon travail, de 10 à 20 kilomètres parfois, parfois seul, parfois avec un pisteur. La douche ensuite était le meilleur moment de la journée, mais elle ne suffisait pas pour me débarrasser de la bourbouille, démangeaison tenace de la peau. Heureusement on a trouvé de la lotion de Foucault... Quand l'hivernage est arrivé fin juin, après une semaine de tornades sèches, électriques, pénibles, une pluie tropicale de forte intensité est survenue. Nous étions cinq ou six, à poils, debout sous la pluie, appréciant le ruissellement de l'eau tiède sur la peau,

ce qui soulageait notre bourbouille. Un jour on m'a demandé quel était mon meilleur souvenir d'Afrique, j'ai déclaré que c'était ce jour-là.

A SEFA, j'ai été chargé de faire des recherches sur les sols cultivables, le projet CGOT de culture mécanisée de l'arachide supposant l'existence de grandes superficies de terres profondes, propres, prêtes à labourer. Ces terres étaient sous forêt tropicale sèche, et elles devaient être défrichées. Pour défricher une forêt assez claire, mais contenant quelques gros arbres, fromagers, calcédrats, baobabs par exemple, la CGOT avait fait venir par bateau, puis par péniche, des tracteurs Caterpillar américains. Ils avaient été débarqués à SEFA, un des rares points rocheux, près de la ville de Sedhiou à 15 kilomètres.

Le défrichement des plateaux au nord de SEFA avait commencé dès l'été 1949, mais on s'était très vite aperçu qu'il y avait anormalement de casse de matériel sur des affleurements de cuirasses latéritiques (cette roche ferrugineuse est le résultat d'une évolution des sols en milieu tropical et elle n'est pas une roche géologique proprement dite). Constatant que les sols étaient parfois trop peu profonds, mais surtout que la casse du matériel était préoccupante, la CGOT a demandé à l'ORSTOM l'envoi d'un pédologue capable de cartographier les terres du projet et de conseiller l'entreprise sur le choix des surfaces à défricher. Mais il fallait faire vite. Le défrichement avançait à la vitesse de plus de 20 hectares par jour. Les conducteurs de tracteurs, des anciens légionnaires pour la plupart, ayant des primes au rendement. De plus, les travaux devaient se réaliser avant l'hivernage, donc en moins de quatre mois par an. En mai et en juin 1950, la mousson semblait proche, et elle pouvait empêcher les défrichements gênés par le risque de voir les tracteurs s'embourber. Cela s'est vu en hivernage pour les jeeps incapables de s'en sortir seules.

A mon arrivée, une technique nouvelle venait d'être expérimentée, consistant à faire balayer le terrain par une énorme chaîne tirée par deux tracteurs bulldozers. La chaîne du paquebot Normandie aurait été achetée. La forêt s'abattait comme un château de cartes, spectacle spectaculaire, surtout pour les nombreux visiteurs, journalistes, députés des commissions parlementaires, Comte de Paris, etc. Pour réaliser les abattages, suivis d'un andainage des troncs, il fallait préalablement implanter sur le terrain, en forêt, les limites de parcelles d'un kilomètre de long sur 250 mètres de large, séparées par des portions de forêt conservées comme brise-vent de 50 mètres de largeur.

Cela se réalisait avec l'aide d'équipes de topographes, précédés de layonneurs africains munis de leurs coupe-coupe. On m'a alors demandé de travailler avec ces topographes européens, car je n'avais pas de carte, pas de photo aérienne. De ce fait, je partais tous les matins sur les layons, pour vérifier si les

terrains étaient susceptibles d'être défrichés. Pour cela je faisais soit creuser des trous par mes manœuvres, soit réaliser des sondages avec une tarière. Souvent je rentrais au camp avec un avis défavorable pour un défrichement, et cela perturbait aussitôt le programme des topographes, et surtout ennuyait tous les responsables de la CGOT en retardant le programme des défrichements. Ils étaient agacés par ce jeune chercheur, fonctionnaire, moins bien payé que les chauffeurs de tracteurs, mais qui était "protégé" par Paris. D'ailleurs, en se référant à mon salaire, on m'avait placé dans la popote des maçons, jusqu'à ce que la



Haute direction rectifie le tir.

Pour ne pas être en retard, vis-à-vis des défricheurs, je devais souvent faire de 10 à 15 kilomètres quotidiennement avec 40° de température, "heureusement" empêché de m'endormir par de nombreuses piqûres de tsé-tsé. On me vaccinait à la Lomidine pour éviter la trypanosomiase. Depuis on n'utilise plus ce poison. La maladie du sommeil était très fréquente en Casamance et plusieurs européens l'ont attrapée. Il était en effet difficile de se protéger car l'insecte peut piquer à travers des chemises. Les moustiques aussi étaient nombreux près du fleuve. Un jour après un accident de voiture, j'avais l'épaule

luxée, ce qui est très douloureux. On m'a conduit en jeep à l'hôpital de Ziguinchor. Le dernier bac sur le fleuve étant parti, j'ai passé une grande partie de la nuit à ma faire dévorer par les moustiques. Pourtant je n'ai jamais eu de crise de paludisme. J'ai toujours pris de la Nivaquine certes, mais il y aurait des gènes de résistance chez certains êtres humains, paraît-il.

Le repas du midi en brousse était souvent oublié, remplacé par des litres d'eau. Enfin, après deux mois difficiles j'ai pu avoir une voiture, un Dodge de l'armée américaine, avec treuil à l'avant, dans lequel je pouvais emmener huit manœuvres. Les freins étant fatigués, il fallait utiliser le double débrayage. Le treuil m'a souvent permis de me sortir des enlacements. Le soir je rendais compte aux responsables de mes conclusions, et, à ma satisfaction, mon travail a conduit la CGOT à accélérer la mise en place d'une station d'expérimentation agricole.

La Station expérimentale de la CGOT

En 1950, la CGOT a construit une station de recherches agricoles. La station a été mise en place au centre du bloc N°1, à Koussy. M BOUCHET a été nommé directeur, et j'ai pris la suite en 1952, jusqu'en 1956. Cela m'a conduit à passer beaucoup de temps avec les maçons, à commander tous les équipements, et en vérité cette nouvelle activité a été très intéressante.

Le travail acharné que je menais avec une vie de pionnier, m'aidait à vivre, car j'ai été séparé de mon épouse pendant onze mois (séparation trop longue lourde de conséquences).

Les bâtiments terminés, on a lancé les programmes. Au départ le but était de trouver des variétés d'arachide adaptées à une culture intensive et mécanisée en milieu tropical. Mais mon activité de pédologue a conduit les responsables à modifier le programme pour développer des recherches sur les sols, sur leur conservation et sur l'érosion.

Au début j'ai été très occupé par l'installation d'un laboratoire d'analyse des terres. J'étais armé pour ce travail ayant effectué en 1949 un stage dans un laboratoire de Versailles. J'ai pu recruter des laborantins venant d'une école d'agriculture du Togo. Ils ne savaient pas faire autre chose que d'appliquer des recettes, mais ils se sont bien formés et ils ont au bilan répondu à notre attente. Le laboratoire a très bien fonctionné, mais j'ai bien réussi, au prix de très longues journées dans mon labo, sans bien réaliser que ma jeune femme s'ennuyait beaucoup au centre d'un plateau de la Moyenne Casamance

Quand les labos ont été fonctionnels, et que les travaux de cartographie ont été menés à terme, je me suis réorienté vers un autre thème de recherche. J'avais très vite pris conscience du grave danger qu'allait prendre la culture mécanisée en région tropicale. Il s'agissait du risque d'érosion par ruissellement. A cette époque les connaissances indiquaient que l'érosion ne se déclenchait pas en dessous des pentes de 3 %, et la CGOT avait pris soin de ne défricher que des pentes inférieures à 3%. J'ai alors constaté que les ruissellements sur les longues parcelles de terrain nu érodaient sur des pentes de moins de 2%. J'ai eu du mal à faire accepter cette découverte lourde de conséquences pratiques et financières pour la CGOT. Alors, en juin 1952, l'ORSTOM a décidé de m'envoyer en stage aux USA. Je suis parti quatre mois en Géorgie pour travailler dans des centres de recherche sur l'érosion. Il s'agissait d'une mission d'études du Plan Marshall. Nous étions six Français, deux Italiens, un Grec et un Anglais qui comprenait encore moins que nous la langue des américains du sud. Après deux mois en Géorgie, Université d'Athens, près d'Atlanta, nous avons voyagé par train jusqu'en Utah, Salt Lake City, après un arrêt dans le Kansas. Le pays des Mormons était "sec" à cette époque, et nous avons apprécié un séjour à Chicago, pour finir le voyage à New York.

En Géorgie les chercheurs américains avaient engagé des recherches expérimentales sur l'érosion au moyen de cuves réceptrices des ruissellements. A mon retour en Afrique j'ai enfin pu obtenir des crédits importants pour mettre en place un projet de mesures expérimentales de l'érosion par ruissellement. Les cuves avec parcelles (*photo ci-contre*) furent les premières à être installées en Afrique. Ce fut un succès dont je reste fier car les résultats ont été diffusés dans le monde tropical entier.



Par la suite d'autres pays ont engagé ce type de recherche expérimentale. A noter qu'en 1954 ou 1955, la direction de la CGOT, me trouvant trop « nerveux » (célibataire) m'a envoyé me changer d'air au Maroc. La visite des chantiers de lutte contre l'érosion m'a aidé à progresser dans mes recherches. Peu à peu dans la suite de ma carrière je me suis éloigné de la pédologie pure d'inventaire et d'étude de profils de sols, pour m'axer sur les problèmes de conservation des sols et de l'eau. Je suis devenu un spécialiste de l'érosion au niveau international. En fin de carrière, très pris par des responsabilités de chef de Centre, puis par des tâches administratives à la Direction Générale à Paris, je serai obligé de limiter mon domaine de recherche aux régions sahéliennes où la conservation des sols et de l'eau est le souci primordial de tout développement.

La vie courante à SEFA

Les conditions de vie à Séfa sont correctement décrites dans le livre de Madame DIALLO CO TRUNG Marina¹, Je suis d'ailleurs cité personnellement une vingtaine de fois dans le livre (j'avais, dans les années 70, rencontré l'auteur à Dakar). En ce qui me concerne, en juin 1950, j'avais pu avoir une case de type africain, sans réfrigérateur. Puis la construction de la station expérimentale m'a permis d'obtenir un logement très correct en 1952. Directeur de la station je disposais d'une grande maison, trop grande après le départ de Claude et Catherine. Le courant électrique était fourni par un groupe électrogène qui ne fonctionnait pas la nuit. Aussi, quand je me levais la nuit j'écrasais des centaines de cafards, véritables propriétaires de la cuisine.

On descendait souvent à Séfa où il y avait un petit club. Les agents de la CGOT avaient l'habitude d'aller chasser le crocodile sur le fleuve. Cette chasse au croco était précédée d'une autre visant à tuer un cynocéphale, accroché par la suite comme appât à un tonneau vide fermé de 200 litres largué sur le fleuve. Après avoir attrapé le singe le crocodile entraînait le bidon. Il suffisait d'attendre que le croco revienne respirer à la surface pour le tirer sans risque. Un jour, on prenait l'apéritif en regardant un chasseur se faire photographier avec la tête dans la gueule d'un crocodile jugé mort et amené sur la terrasse. Peu après j'ai dû soutenir le chasseur qui avait un malaise en regardant partir le croco vers le fleuve. La bête n'était pas morte !

Isolés, loin de la métropole on cherchait à varier les occupations. C'est comme cela que j'ai pris des cours de pilotage d'avion. A Ziguinchor un club avait été créé par des passionnés de l'aviation. Un jour profitant d'un déplacement à Ziguinchor j'ai pris une nouvelle leçon. Le soir le moniteur m'a proposé de me ramener à SEFA où il devait se rendre. J'ai refusé car je devais m'arrêter dans un village sur la route. L'avion s'est scratché..., le pilote et une des filles de L. AUBERT, qui avait quitté la CGOT pour ouvrir un hôtel à Ziguinchor, se sont tués. Je n'ai pas pu continuer le pilotage, faute de nouvel avion.

Une autre histoire d'avion. Afin de compléter mes prospections au sol, j'ai pu obtenir les services d'un avion militaire, un Broussard, monomoteur à hélice. Avec le pilote on a survolé la forêt, et j'ai pu prendre de nombreuses photographies (cf. la collection de diapositives). Brusquement le pilote me fait de grands signes car il y avait beaucoup de bruit dans la petite carlingue et je comprends qu'il me demande des bouteilles de bière. Surpris de cette brusque soif, je lui ouvre une bouteille qu'il vide aussitôt sur le tableau de pilotage, qui prenait feu. Impossible d'atterrir sur la forêt dans cette région. Eventuellement, le pilote aurait pu essayer de se poser sur le fleuve sûrement avec de la casse, tout en évitant les nombreux rhinos. Toutes les bouteilles ont été utilisées, ouvertes à grande allure par mes soins, heureusement avec succès. La chaleur exacerbant les odeurs d'alcool, car de la bière coulait partout, nous étions ivres à l'atterrissage, d'ailleurs réalisé à grande vitesse sur un terrain de secours à Séfa.

En septembre 1953 toute la CGOT attendait avec impatience la première récolte mécanisée de l'arachide cultivée sur une grande surface. A ce moment une grève générale a été déclenchée à Dakar, la première du genre au Sénégal, imprévue. Les employés CGOT ont été fortement sollicités pour débrayer pendant deux journées. Or, il était impossible de retarder l'arrachage des arachides, plantes qui

¹ La Compagnie générale des oléagineux tropicaux en Casamance. Autopsie d'une mise en valeur coloniale (1948-1962), CNRS, KARTHALA, 1998

enfouissent leurs graines se terre, car un jour de retard nous aurait fait prendre le risque de perdre une grande partie de la récolte suite à l'augmentation des pertes en terre. Au fur et à mesure que le sol se dessèche, la terre argileuse devenait comme du béton et c'était la catastrophe pour la récolte.

Les Européens des unités de culture et ceux de ma station, dont moi-même, ont alors décidé de monter sur les tracteurs Massey Harris pour effectuer les arrachages de l'arachide. J'ai conduit pendant 10 heures dans la journée, avec parfois l'obligation de descendre du tracteur pour régler la machine, par plus de 35 degrés. Au bout des parcelles d'un kilomètre de long on trouvait les épouses avec de l'eau fraîche. Le lendemain on a recommencé, mais mon chauffeur, impressionné par la prestation de son directeur, est venu me relayer.

La vie en Casamance était coupée par de rares déplacements à Dakar, par la route traversant la Gambie, avec un bac incertain sur le fleuve Gambie. En Gambie, encore anglaise, on roulait à gauche. Un jour j'ai croisé un français qui avait oublié d'aller à gauche. J'ai pu rentrer dans la brousse en évitant de justesse un gros arbre, mais pas des petits. Une bosse de plus. Parfois nous allions en Basse Casamance et en Guinée portugaise, cela en utilisant trois bacs. Actuellement notre lieu de campement, isolé, sympa, est un Club Méditerranée, que l'on rejoint avec des routes goudronnées.

En Guinée portugaise nous allions sur la plage de Varella. J'y ai rencontré un ingénieur agricole, Amilcar CABRAL. Après la révolution et l'indépendance de la Guinée Bissao, il est devenu Président de la République, assassiné par la suite.

Dans l'enfer de SEFA

A SEFA dans les premières années 50 nous avons tous vécu dans des conditions difficiles, attendant avec impatience le courrier de France, délivré que deux fois par semaine. Un jour, plusieurs membres ont reçu des lettres surprenantes de leur famille, leur demandant de quitter SEFA rapidement, et d'autres recevaient des lettres de leurs épouses alarmées refusant de venir les rejoindre. Nous eûmes l'explication une semaine plus tard. Depuis quelques mois nous recevions des parlementaires et des journalistes. L'un de ces derniers avait publié dans France Soir, en pleine page, le titre : "*Dans l'enfer de SEFA où les mouches tsé-tsé boivent aux yeux des hommes*". Le texte donnait une image terrifiante de la vie des défricheurs de la CGOT, les risques sanitaires, paludisme, maladie du sommeil, etc. C'est cet article en pleine page qui avait affolé les familles en France. En fait le journaliste avait confondu les mouches tsé-tsé, causant la trypano avec les mouk-mouks, petits insectes qui nous empoisonnaient la vie en étant toujours à la recherche d'eau près des yeux, mais sans présenter de danger pour la santé. Ce journaliste avait aussi été impressionné par les feux de brousse. En fin de saison sèche les graminées sont desséchées, et soit les orages avec de spectaculaires éclairs, soit les éleveurs de bétail, sont à l'origine des départs d'incendie qui parcourent tout le pays...

Sur ce thème santé, voici ce qui m'est arrivé au cours d'un voyage en Californie, dans les années 60, à l'Université de Riverside, spécialisée dans l'étude des sols salés. J'y présentais une conférence sur le projet CGOT, et un professeur m'a demandé s'il y avait de la trypanosomiase à Sefa. Je lui ai répondu "oui, mais que pour l'instant personne parmi les expatriés n'avait été atteint, probablement car le personnel sur place était vacciné". Alors il m'a dit : "si, moi". Ce professeur, avait passé quatre jours à Séfa et au retour il avait été très malade, passant une année entière dans des hôpitaux jusqu'à ce que les médecins, s'informant enfin des épidémies en Afrique, trouvent la maladie. Il était temps et il a fallu encore six mois avant qu'il soit hors de danger mortel.

En 1951, il n'y avait que quelques femmes à Séfa, dont Bernier, une infirmière de retour de la campagne d'Indochine. En roulant avec une petite jeep, au moment où je doublais un camion arrêté, un manœuvre, probablement aveuglé par la poussière, a alors sauté sur la piste. Je n'ai pas pu l'éviter, et j'ai aussitôt chargé le gars inerte. Je l'ai conduit à l'infirmerie de Sefa où Bernier m'a secoué : " Tu ne vois pas qu'il est mort, ce que tu es émotif ! ne fait pas cette tête là ". Il y avait des témoins et il n'y a pas eu de suite judiciaire. Quelques années plus tard, j'avais quitté la Casamance et j'étais en vacances à Paris. Dans un théâtre, la pièce débute et tout s'éteint. A ce moment deux personnes en retard passent devant moi pour s'asseoir juste à côté de moi. A l'entracte je me suis tourné vers ma voisine pour lui dire "bonjour

Bernier". C'était mon ancienne infirmière de Séfa. J'ai appris plus tard que l'ancienne AFAT, qui avait passé à travers de la guerre d'Indochine était décédée d'un cancer.

Un autre souvenir majeur de mon séjour en Casamance est la naissance de Catherine. Fin juin 1953, Claude est à terme. On décide de se rendre à Ziguinchor car il n'y avait pas de médecin à Sefa. Pour cela il a fallu faire plusieurs heures de mauvaise piste avec de la tôle ondulée, puis passer le bac sur le fleuve Casamance. A Ziguinchor nous logions dans une chambre de passage de la CGOT, l'hôtel Aubert n'étant pas encore construit. Le soir du 21 juin, les douleurs arrivent et je fais prévenir une sage-femme et le médecin français de la ville. Ce dernier est arrivé aussitôt son bridge terminé, quand la sage-femme avait presque tout fait, cela dans une petite chambre sans confort, mais avec de l'eau courante que l'on a pu faire bouillir. Pour me remettre de mes émotions, car il est indéniable qu'un accouchement est très dur pour l'homme, le médecin m'a envoyé enterrer le placenta près d'un arbre, tradition locale paraît-il. J'ai emporté le produit dans un petit seau, et avec mon piochon de pédologue j'ai creusé un trou en pleine nuit. Par ailleurs, Catherine étant née à 23 H 55, le médecin m'a conseillé de faire la déclaration pour le 22, il faut toujours essayer de rajeunir les filles...

En 1982, je suis retourné à Sefa. Suite à une demande du Gouvernement du Sénégal, j'ai participé en partant de Paris à une mission d'étude en Casamance. Nous sommes partis de Ziguinchor et nous avons effectué une étape à Sefa où j'ai pu revoir, avec nostalgie, les lieux où j'avais passé sept années de ma jeunesse. Puis nous sommes partis à Kolda.

Le soir le préfet sénégalais est venu me trouver pour m'annoncer qu'il avait reçu un message annonçant le décès de ma mère. Nicolas était chez elle pour ses derniers moments et j'ai donc été prévenu rapidement. Le préfet a mis à ma disposition une jeep pour me conduire à Dakar. Comme le bac sur la Gambie ne marchait pas la nuit, nous avons dû passer par le Sénégal oriental. Après avoir roulé toute la nuit nous sommes arrivés à l'aéroport à sept heures du matin et j'ai eu la chance d'avoir pu obtenir une place sur l'avion de huit heures pour Paris. A Lille Alain avait remplacé Nicolas, qui avait assisté Mère dans ses derniers moments. Je suis resté deux jours près du corps de Bertha bien protégé par de la glace. Je me suis alors rappelé que pour mon père je n'étais pas à l'enterrement. Averti par mes frères en 1959 de l'évolution de la santé de Constant j'avais pu venir et le voir encore vivant. Huit jours après mon retour en Guinée, Constant nous a quittés.

Lors de mon départ définitif de Séfa, la CGOT m'a proposé une visite du Centre de recherches belge de Yangambi au Congo Belge. En fait comme je comptais faire un détour lors du retour en France par le Congo Brazzaville, où Catherine résidait, la CGOT a fait un geste pour me payer la mission. J'ai fait logiquement escale à Léopoldville, puisque j'allais au Congo Belge, et j'ai traversé le fleuve Congo pour aller voir Catherine à Brazzaville. Tout s'est très bien passé. Ensuite je suis allé à Yangambi, dans l'Est du pays. Mais au lieu de revenir à Léopoldville pour repartir ensuite vers Paris, pour mon congé, j'ai réussi à faire modifier mon billet, en Afrique on se débrouille, pour rentrer par le Soudan voisin, puis par l'Egypte en direction de la France. Je comptais en profiter pour visiter l'Egypte.

Une agence congolaise m'a organisé le voyage, d'abord une petite ligne belge de Stanleyville, près de Yangambi, à Khartoum, et après une heure d'escale en transit dans la capitale du Soudan, un avion pour Le Caire. A Khartoum, le vol de ma correspondance qui venait de l'Afrique du Sud, venait d'être annulé. A ce moment je n'étais plus en transit pour la police puisque le prochain avion ne devait venir que deux jours après. Je n'avais pas de visa de tourisme, car il n'y avait pas de consulat du Soudan à Dakar. Les policiers qui voulaient quitter l'aéroport pour la nuit, ont, après de longs coups de téléphone, décidé de m'octroyer un visa exceptionnel de transit. Mais ils n'acceptaient pas ni l'argent français, ni la monnaie CFA ou CFE, et je n'avais pas de dollars ou des Livres. Pour la police pas possible de m'emprisonner. Alors le chef, qui avait faim, a décidé de payer de sa poche le visa.

Alors j'ai pu sortir de l'aéroport, négocier un taxi, et enfin trouver l'hôtel imposé par la police. Je me suis couché à minuit, le temps de négocier le paiement de la chambre en CFA. A trois du matin, coup de téléphone. La police m'informait qu'un avion soudanais allait partir pour Le Caire et me demandait si j'acceptais de prendre un avion soudanais. J'ai dit oui de suite car à Khartoum, à la confluence du Nil Blanc et du Nil Bleu il faisait plus de quarante degrés à cette époque. De nouveau palabres avec un taxi, et j'ai

embarqué dans un avion où j'étais seul, c'était un avion postal. A sept du matin, sans avoir ni bu ni mangé depuis la veille au midi, j'ai débarqué au Caire.

A ma grande surprise il y avait au Caire une agitation incroyable. J'ai alors appris que Nasser avait, la veille, le 26 juillet 1956, nationalisé le canal de Suez et que tous les étrangers devaient quitter immédiatement le pays. De ce fait toutes les places des lignes régulières étaient réquisitionnées, et mon billet Le Caire-Paris inutilisable. A cinq heures du soir, après des bousculades mémorables, j'ai réussi à négocier un passage pour Athènes, avec correspondance pour Rome. Ensuite, je devais repayer un billet. Je n'avais pas trop l'intention de rester en Grèce, mais quand je suis arrivé à Athènes il y avait une révolution avec les communistes, et un attentat venait d'avoir lieu dans l'aéroport. Je suis reparti de suite pour Rome, où j'ai décidé d'attendre cinq jours avant d'aller acheter un billet pour Paris.

Deux souvenirs de Séfa, le groupe électrogène, souvent en panne, et les réfrigérateurs aux mèches de pétrole à moucher souvent.

4. EN GUINEE

Après un congé en métropole, j'ai été affecté en Guinée en 1957, à nouveau pour participer à un grand projet de développement, la construction du barrage du Konkouré. J'avais quitté la CGOT où mes activités de recherche devenaient de la routine, et où un jeune pédologue avait été affecté pour poursuivre les expérimentations sur l'érosion. En Guinée, le projet de barrage était couplé avec l'implantation d'une usine d'aluminium, la création d'un grand lac noyant de nombreux villages, et un objectif de mise en valeur agricole de la moyenne région, dans le Fouta Djallon.

Une mission d'aménagement, sous la direction du Gouverneur Masson, la MARG, avait demandé à l'ORSTOM la mise en place d'une mission scientifique composée de pédologues, d'hydrologues, de sociologues, d'agronomes, de géographes. J'ai été chargé de créer et de diriger cette mission. Les moyens étaient relativement importants, et les problèmes scientifiques que posaient le projet vu son ampleur, en particulier l'importance des déplacements prévus de population, étaient passionnants.

La Guinée est un très beau pays, plateau gréseux entaillé par des vallées riches en cascades. L'altitude, de 800 à 1.000 mètres tempère le climat tropical humide. Il y avait d'ailleurs une station de repos pour les coloniaux, à Dalaba, près de la ville de Mamou. Les Européens qui vivaient sur la côte à Conakry, où j'avais refusé à la MARG de m'installer, appréciaient cette station climatique. Je me suis installé à Kindia, au centre du projet et j'ai loué une villa non loin de la station de Foulaya où était installée la station de l'IFAC, Institut des Fruits et Agrumes Coloniaux (bananes, ananas, agrumes en particulier). Très vite j'ai été accueilli dans le club de la station IFAC, et j'ai apprécié d'y trouver des amis chercheurs. Au retour de longues tournées dans le Fouta Djallon, le pays des Peulhs, j'étais accueilli comme un célibataire toujours prêt à danser et à accepter une invitation à dîner.

Tous mes collaborateurs sont arrivés rapidement à Kindia, et j'ai pu acheter quatre jeeps Land Rover. Pendant une année j'ai travaillé, menant une équipe interdisciplinaire, me déplaçant beaucoup dans le pays.

En 1958, Sekou Touré, en confrontation avec De Gaulle, a demandé l'indépendance du pays. Chauffée à blanc la population est devenue de plus en plus hostile et j'ai prévenu de la situation ma Direction Générale à Paris. Cette dernière, après avoir pris des instructions du Ministère des Affaires Etrangères, m'a donné comme instruction de rester à tout prix. Mais un jour mes collaborateurs guinéens m'ont informé qu'il y avait des risques pour la vie des blancs et aussi que l'on allait réquisitionner tous mes véhicules. J'ai de suite pris la décision de quitter le pays, avec tous mes chercheurs, mes véhicules, le matériel scientifique. Puis, via le Sénégal oriental, par des routes de montagne difficiles, j'ai rejoint le Centre Orstom de Dakar.

La DG à Paris, à moitié surprise par mon comportement indépendant, m'a de suite, rapatrié en France pour me mettre au « placard » dans un petit bureau rue Monsieur. Ma carrière était compromise! J'ai alors profité de mon long séjour parisien pour rédiger un rapport sur la Guinée. Pour faire des

dépouillements de données démographiques, j'ai pu recruter Marie-Claude, ma sociologue future belle-sœur.

Un long séjour en France m'a permis de m'occuper un peu de Mère à Lille. Un jour je suis allé la voir avec ma voiture immatriculée en TTX13 car j'avais débarqué à Marseille. J'en ai profité pour rendre visite à la famille de Tournai, à 25 kilomètres de Mons-en Baroeul. Parti sans valise j'ai franchi la frontière par une petite route que j'avais empruntée pendant l'occupation allemande, route que j'avais reconnue avant la guerre quand j'allais rendre visite à mon oncle Arthur, frère de ma mère, dans un sanatorium de tuberculeux (il avait été gazé durant la guerre 14). Je suis alors tombé sur la "volante", la douane itinérante. Une voiture de Marseille sur cette route, un gars sans valise... La voiture a été fouillée de fond en comble, à mon amusement car c'était bien la première fois que je ne fraudais pas ! Les douaniers m'ont questionné pour savoir pourquoi je venais de Marseille. Je leur ai dit que je venais même de plus loin. A ce moment l'un d'eux m'a dit " : Oui, il y même des gens qui viennent de chez Sekou Touré", faisant allusion aux journaux qui parlaient à cette époque des rapatriés français de Guinée. J'ai alors sorti mon passeport, un Guinéen car j'avais dû le refaire en Guinée, et ils ont été stupéfaits. Je leur ai alors expliqué que venant de Guinée via Marseille j'étais aussi un ancien frontalier et c'est pourquoi je connaissais ce chemin détourné. Ils m'ont alors offert une bière dans un bon bistrot de la frontière.

Je suis ressorti par la grande porte du "placard" Orstomien quand Sékou Touré a expulsé tous les chercheurs de Guinée, obligés de partir précipitamment avec une seule valise. Mon image de marque d'un chercheur peu respectueux de l'autorité administrative et sans complexe vis à vis de la hiérarchie a été interprétée comme un sens aigu des responsabilités. On m'a confié une nouvelle mission, créer et diriger une implantation permanente au Dahomey (Benin). Je suis donc reparti pour Cotonou.

Cependant je dois dire que j'ai gardé de bons souvenirs de ma vie de pionnier dans le Fouta guinéen. Catherine, car Truteau et Claude" exilés" au Congo après mon divorce étant revenus à Séfa après mon départ de Casamance, a pu venir passer des vacances à Kindia. J'ai de nombreuses photos d'elle. Elle s'en souvient encore, c'était en 1958 (elle n'avait que cinq ans) car nous nous sommes retournés en voiture quand mon chauffeur a évité une voiture sans phare en rentrant en catastrophe dans la brousse boisée. J'avais Catherine sur les genoux et j'ai pu la protéger. Je n'ai eu qu'une petite fracture du poignet.

Les chercheurs de l'IFAC avaient également quitté la Guinée en 1959 et j'ai perdu le contact avec eux car ils ont été affectés en Côte d'Ivoire Or, plus de quarante années après, en 1999, ils ont retrouvé ma trace et j'ai pu participer aux retrouvailles des anciens de Guinée, sympathique soirée organisée à Montpellier par M Py. Il en manquait déjà quelques-uns à l'appel.

5. AU DAHOMEY (BURKINA FASO)

Arrivé à Cotonou, j'ai loué une maison dans une zone de constructions neuves et j'ai organisé la mission sur le plan administratif. Ensuite je suis allé à Dakar pour y accueillir Simonne. Nous nous sommes mariés à l'hôtel de N'Gor, et de suite nous avons pris le bateau, le Mermoz pour, via Conakry, Sassandra, Abidjan et Lomé rejoindre Cotonou.

J'ai parcouru ce pays, travaillé sur les sols rouges du sud, les « terres de barre » ce qui m'a permis de préparer plus tard une thèse d'Etat. J'ai eu deux collaborateurs, P. Willaime et B. Volkoff

Le séjour au Dahomey a été très agréable. Simonne m'a accompagné dans mes tournées dans ce petit pays, et je l'ai recruté comme laborantine pour faire des analyses de sol dans un petit laboratoire que j'avais installé. Nous sommes allés souvent au Togo, où mon collègue Lamouroux, décédé ainsi que sa femme Jacqueline, une grande amie de Simonne, était directeur du Centre Orstom. Il y a une photo où nous sommes en tenue de fête du pays. Plus tard Jacqueline, qui avait un cancer, est venue rendre visite à Simonne alors malade. Au traitement utilisé Jacqueline a vite compris que Simonne avait aussi un cancer. Elle ne lui a rien dit, heureusement. J'ai de nombreux souvenirs du séjour au Dahomey, maintenant le Bénin. Un seul pourrait intéresser mes descendants et mérite d'être relevé.



Photo dans le nord du Dahomey

En mai 1961, j'arrive à Cotonou au retour d'une tournée fatigante, avec le foie perturbé par une alimentation peu adéquate en brousse. En arrivant j'apprends qu'une mission de l'Inspecteur Général d'Agriculture de Dakar vient d'arriver à Cotonou et qu'elle insiste pour que je l'accompagne pour une tournée dans la région montagneuse de l'Atacora dans le Nord-Ouest. Je refuse de partir de suite et on se met d'accord pour que je me repose une journée. Je repartirai le lendemain matin par avion pour rejoindre la mission. Elle m'enverra une voiture me prendre à Parakou.

Simonne refait ma valise assez mécontente de me voir repartir si fatigué. La ligne aérienne est Cotonou, Parakou, Niamey. A Parakou l'avion a des difficultés avec une tornade et des pluies violentes, et le pilote informe qu'il va continuer vers Niamey. Cette décision me plaît assez, force majeure pour échapper à la tournée. Cependant le pilote arrive quand même à la troisième tentative à voir le terrain et à se poser sur une piste couverte de 10 cm d'eau. On descend, et le chef d'escale, considérant que l'avion ne pourra pas repartir, prévient que tous les passagers pour Niamey seront logés en ville par la compagnie. Puis on apprend, à l'abri des pluies tropicales, qu'il y a des problèmes de place dans l'hôtel. Le pilote décide alors de faire remonter les passagers pour Niamey dans la carlingue, et, profitant d'une accalmie des pluies, repart sans faire de point fixe. A ce moment on s'aperçoit que les bagages des gens de Parakou n'avaient pas été débarqués.

Je quitte Parakou et je pars rejoindre la mission en montagne. Le chauffeur me dépose sur le terrain et retourne de suite à Parakou pour attendre le retour de l'avion de Niamey et récupérer ma valise. Je vois revenir le chauffeur sans ma valise car, cette fois, l'avion n'a pas pu se poser et est parti directement pour Cotonou. Je reste dix jours dans l'Atacora, sans trousse de toilette, sans recharge. Mais comme il fait très chaud mais aussi très sec en montagne, cela se passe assez bien. La mission terminée on repart tous pour Cotonou, et j'arrive enfin à la maison. Qu'elle douche, Simonne en furie !!! Crise de nerfs !

Que s'était-il passé ? Quand l'avion est revenu à Cotonou, la Compagnie a rapporté ma valise à Simonne, en lui disant qu'elle n'avait pas de nouvelles de moi. Simonne a pensé, vu mon état au départ, qu'on lui cachait la vérité ! Une semaine sans aucune information, car en brousse il n'y avait pas de téléphone. Anxiété, transe, et comble pour Simonne, elle me voit revenir complètement retapé par le climat de montagne, bronzé par une semaine de marche à pied au soleil. La colère de Simonne, rare, fût mémorable.

6. A DAKAR-HANN

En 1951 j'ai été nommé Directeur du Centre ORSTOM de Dakar. Ce centre ne comportait qu'une dizaine de chercheurs, essentiellement de la science du sol. Il y avait au Sénégal deux autres localisations de l'Office, le Centre de géophysique de M'Bour et la station ornithologique de Richard Toll. En 1971, à mon départ d'Afrique, le Centre de Dakar comportait :

- à Dakar-Hann un Centre principal, avec des laboratoires, les bureaux de l'administration et des logements, dont ma villa,
- à Bel Air, un laboratoire de microbiologie
- à M'Bour un centre de géophysique,
- à Richard-Toll sur le fleuve Sénégal une petite station d'ornithologie et
- à Thiaroye, près de Dakar, une station de recherches océanographiques avec un petit bateau.

Au total il y avait plus de 100 chercheurs et techniciens, et le rayon d'action des chercheurs pédologues, botanistes, hydrologues, géographes, économistes ruraux, sociologues, etc. s'étendait sur la zone sahélienne, c'est à dire le Sénégal, la Mauritanie, le Mali, la Haute Volta et le Niger.

Je résumerai ma vie à Dakar en disant qu'elle m'a permis de faire un travail passionnant, qui a d'ailleurs débouché sur une thèse d'Etat, qu'elle m'a permis aussi de visiter de très nombreux pays, et qu'elle m'a donné l'opportunité de m'affirmer comme un patron d'un grand Centre de recherches pluridisciplinaires.

J'ai réussi à mener de front des recherches personnelles en même temps que j'avais d'importantes responsabilités administratives et de plus en plus de tâches de consultant international.

Sur un plan familial Simonne n'a plus travaillé se consacrant à ses deux garçons et à de nombreuses tâches d'épouse d'un directeur ayant de nombreuses obligations de réception, Dakar étant un point de passage pour de nombreux chercheurs en mission en Afrique. Nous avions un petit cabanon dans l'île de N'Gor, où on se rendait en pirogue chaque semaine. On y passait parfois le week-end et en rentrant je préparais de la soupe avec les girelles pêchées par Nicolas Les nombreux souvenirs sont matérialisés dans une importante collection de diapositives et de photos. Il y a aussi plusieurs films super 8.

Thierry, et Nicolas, lui né à Dakar en 1953, étaient à l'école chez les Maristes, installés juste à côté de notre villa. Simonne avait un cuisinier, une lingère, un jardinier et elle pouvait utiliser mon chauffeur avec une voiture du Centre. Cela faisait partie des quelques avantages matériels donnés au Directeur du Centre qui ne pouvait pas avoir de frais de représentation.

Nous étions aussi beaucoup reçus, en particulier à l'Ambassade de France, à l'Amirauté (réception sur la Jeanne d'Arc, sur le porte-avion Clemenceau). Ayant fait construire un laboratoire de biologie des sols sur des terrains récupérés sur le domaine militaire de l'armée française à cette époque, j'ai organisé une inauguration officielle, avec la présence effective du Président Senghor, du Premier Ministre Abdou Diouf. Il y a de belles photos de la cérémonie.

C'est après que j'ai été promu Officier dans l'Ordre National Sénégalais, l'Ordre du Lion.



Avec le Président SENGHOR

Nous avons un court de tennis à côté de la villa et tous les quatre, surtout Thierry on jouait souvent le soir. Parfois je jouais avec le Père mariste, directeur de l'Ecole située jusqu'à côté de la concession Orstom. C'était un beau garçon et de nombreuses dames du centre venaient nous voir. Je pensais au début qu'elles venaient regarder le Directeur. Nous avons pris quelques leçons de tennis avec un professeur yougoslave.

Le 19 mars 1965, les 40 ans. Directeur d'un Centre de Recherches en pleine expansion, je venais juste de recevoir mon grade d'Inspecteur Général de l'Orstom. Ce grade de la fonction publique française, équivalent en termes d'échelle lettres à celui de Général de Brigade, est rarement acquis en métropole avant la cinquantaine. Je considère que j'ai eu de la chance d'entrer dans un nouveau corps de

fonctionnaires créé juste après la libération, et donc où il n'y avait pas d'encombrement dans les échelons supérieurs. Malgré cela je suis persuadé que ce grade n'a pu être octroyé qu'en tenant compte de services dits exceptionnels. Cette promotion a justifié l'organisation d'une grande fête, avec plus de 100 invités, dont évidemment tous mes chercheurs, techniciens et leurs familles. Grande soirée à la villa de Hann, terminée à 6 heures du matin par une soupe à l'oignon préparée par moi-même pour plus de quarante personnes, avec l'aide pour l'épluchage de plusieurs épouses de chercheurs. Elles ont beaucoup pleuré ! La soupe était savoureuse, il est vrai que je n'avais pas lésiné sur le cognac pour la parfumer. Parmi les nombreux cadeaux reçus il y avait un piochon en argent massif, fabriqué par les Maures de Mauritanie installés à Dakar.

Le piochon du pédologue, différent de celui du géologue, avait été copié sur un modèle d'outil utilisé par les tailleurs d'ardoise de la région d'ANGERS. C'est une de mes chercheurs, Christiane Thomann, qui avait fait une copie à moitié par les Maures du marché artisanal de Dakar, marché souvent visité d'ailleurs par Simonne. J'espère que mes descendants garderont précieusement ce souvenir symbole de la carrière de chercheur de l'un de leurs ancêtres.

Un mauvais souvenir, la tuberculose de Simonne à DAKAR, en relation avec mon chauffeur tuberculeux. Elle a été hospitalisée dans la clinique médicale « Le Lys dans la Vallée » à La Celle ST Cloud en 1968. Les deux enfants, THIERRY et NICOLAS sont restés au SENEGAL avec leur père, puis au retour en France, Marie Noëlle Révérend les a pris en pension à Vernon pendant plusieurs semaines. Ce séjour à Vernon a été important car il nous a donné l'idée de nous installer à Vernon lors du retour définitif en métropole.

De la recherche océanographique ?

Le Centre de recherches de l'ORSTOM, de Dakar que je dirigeais comportait un centre océanographique à Thiaroye. Un jour, les chercheurs de ce centre m'ont proposé de faire une promenade de pêche au large. Mais, sur leur petit bateau sensible aux vagues en poste fixe, je n'ai pas tardé d'avoir le mal de mer. Je me suis donc allongé sur le pont au grand air, et surtout pas dans la petite cabine. Je me suis endormi et quand le bateau est reparti en changeant de cap je me suis levé, le mal de mer ayant disparu. Par prudence j'avais mis de l'ambre solaire sur la figure et sur les bras, mais pas sur les jambes, poilues comme chacun sait. En fait, j'ai pris un coup de soleil avec brûlure au 1° degré ! Le lendemain matin j'ai reçu au bureau des visiteurs que j'ai accueilli sans me lever car j'étais en maillot de bain avec une chemise sans cravate. Mes secrétaires se sont bien amusées. Mais le bateau ayant pêché un grand sac de langoustes, ces dernières ont été distribuées aux chercheurs. Pendant dix jours nous avons été invités à dîner six ou sept fois avec au menu de la langouste, dîners auxquels j'assistais avec mes shorts les plus courts.

Je n'ai plus jamais réorganisé de promenades " océanographiques". Pourtant je suis reparti un jour pour la pêche à l'espadon, en 1970 je crois. Nous avons été très secoués sur la vedette rapide, mais je n'ai pas eu le mal de mer. J'ai pêché un espadon de 35 kilos dont j'ai fait naturaliser la tête. Elle est toujours en bon état en 2004. Il y a des photos.

Toujours sur le sujet balade en mer, presque chaque dimanche, nous prenions une pirogue motorisée pour rejoindre l'île de N'Gor, où nous avions un cabanon. Nous y avons passé, Thierry et Nicolas doivent s'en souvenir, de bons moments, natation malgré les oursins, barbecue classique... Au départ de Dakar,

j'ai fait faire par un artisan local deux petites pirogues en bois, sur le modèle des grandes motorisées, comme souvenir de dix années de plages en Afrique. Le soir, en rentrant de N'Gor, j'avais la charge de préparer une soupe de poissons avec les girelles pêchées par Nicolas.



Photo de Théodore MONOD au cours d'une tournée en Mauritanie

La THESE D'ETAT

J'ai décidé de préparer une thèse d'Etat pour plusieurs raisons.

La première pour justifier par des recherches dans la zone sahélienne mon refus de quitter mon poste à Dakar pour aller, à la demande de mon DG, Guy Camus, décédé en 2006, la direction du Centre d'Adiopodoumé en Côte d'Ivoire, Centre le plus important de l'Orstom ;

La seconde pour compléter mon curriculum vitae en prévision d'un retour en France et d'un possible passage dans le corps des professeurs d'Université. J'avais pris conscience qu'il ne fallait pas que mes enfants soient obligés de nous quitter pour aller continuer leur scolarité en France, cela dès le secondaire, sinon ils pourraient ne jamais pouvoir faire d'études supérieures.

Le professeur Georges MILLOT, plus tard devenu membre de l'Institut, Académie des Sciences, était mon Directeur de Thèse. La soutenance était prévue pour le ? (1970). Six jours avant le départ de Dakar, Simonne tombe malade, les oreillons ! En principe on n'a pas le droit de prendre l'avion en cas de maladie contagieuse. Cependant, je ne m'étends pas, le départ a eu lieu et Simonne a pu se rendre à Strasbourg. Des copains avaient retenu une chambre avec un lit vibrant pour aider à notre relaxation. La soutenance s'est très bien déroulée, un enregistrement de mon exposé existe. Mais Simonne, assise en haut de l'amphi, a brusquement quitté la salle, une colique, quand le Président Millot, en robe de cérémonie a pris la parole. En effet, il a déclaré : " *c'est la première fois que l'Université de Strasbourg décerne son titre le plus prestigieux à un être anormal...*". Ensuite il a donné quelques précisions en expliquant que j'avais été capable de préparer une thèse d'Etat tout en continuant à diriger un grand Centre de Recherches, situation anormale, les chercheurs demandant toujours à quitter leurs responsabilités administratives pour trouver du temps et de la sérénité pour faire de la recherche et rédiger leur thèse.



Arrivée d'une tornade en Haute Volta en juin

1971 : en France

La direction de l'ORSTOM a pris la décision de m'affecter en France.

J'avais souhaité ce retour. D'abord, car ayant séjourné plus de vingt années outre-mer la routine s'installait. D'autre part et surtout, j'étais préoccupé par la suite des études des deux garçons, Thierry, 10 ans, Nicolas, 7 ans. Ils étaient bien à l'aise tous les deux à Dakar bien que Simonne regrettât que Thierry n'ait pas beaucoup de copains de son âge du fait que Hann était situé à 10 km de Dakar. Mais je connaissais les difficultés scolaires des enfants d'européens séjournant en Afrique à cette époque, que les enfants soient en pension ou à Dakar ou en France, où personne de la famille n'aurait d'ailleurs pu les accueillir. Je ne voulais pas qu'ils me reprochent plus tard de n'avoir pensé qu'à ma carrière.

J'ai été affecté auprès de la Direction Générale de l'ORSTOM, rue Balzac dans le VIII^e, et non dans le centre de recherches de Bondy. J'allais faire partie du staff auprès du DG, le professeur Guy Camus et avec J.Séverac et M. Gleizes. Cela me satisfaisait car correspondant à mon ambition de monter plus haut dans la hiérarchie, depuis que j'avais atteint le grade d'Inspecteur Général.

J'ai été chargé d'organiser un service de Relations Extérieures. Cela m'a permis de voyager dans des pays différents de l'Afrique, par exemple d'aller au Brésil dont une fois en Concorde, Paris-Dakar-Rio de Janeiro avec le Président de l'Office, M Vallabrègues. Par la suite j'ai créé un service de Programmation Scientifique, avec pas mal de problèmes à ce moment compte tenu de l'existence de Comités Techniques présidés par des Universitaires jaloux de leur indépendance. J'ai participé avec le D.G. à diverses négociations avec des ministères et j'ai été nommé dans diverses commissions scientifiques. En particulier j'ai été nommé Président de la Commission LAT, lutte contre l'aridité en Afrique, de la DGRST (Ministère de la Recherche) ; Mais cela ne m'a pas empêché d'accepter diverses missions internationales (voir plus loin).

En 1981, le D.G. Guy Camus a quitté l'Office et j'ai eu la déception de ne pas être retenu comme Directeur Général. C'est Alain Ruellan, qui avait été mon adjoint à Dakar qui a été désigné par le nouveau Gouvernement socialiste, Alain ayant été très engagé dans la campagne des élections. A. Ruellan m'a proposé de m'affecter en dehors de l'ORSTOM, car il ne voulait pas me mettre « au placard » compte tenu de mes responsabilités antérieures. C'est pourquoi j'ai été nommé Professeur Associé à Paris VII, chargé d'une Maîtrise en « Géographie et sciences de la Société. Me voilà donc finissant ma carrière administrative en tant que Professeur de la Sorbonne !!!

3° DES ACTIVITES VARIEES

Outre les responsabilités administratives en rapport avec mes diverses affectations, directeur de la station expérimentale de Séfa, en Casamance, puis chef de la mission Konkouré en Guinée, directeur du Centre ORSTOM du Dahomey (Bénin), et directeur du Centre Orstom de Dakar, en fin chef de service à la Direction de l'ORSTOM à Paris, j'ai eu des activités relatives à mon profil de chercheur (détails dans le CV). Citons : des participations à des Congrès internationaux, des activités d'enseignement, des missions de consultant pour des organisations de Nations Unies, des nominations dans des comités scientifiques. La liste récapitulative de ces activités est en annexe.

1985, 19 MARS/ MISE EN RETRAITE

1986 à 1988 : aux USA

Le Ministère de la Coopération recherchait activement un chercheur agronome pour occuper un poste à la Banque Mondiale à Washington DC. Ce poste était politiquement stratégique pour l'Administration et pour la recherche française en Afrique. Il s'agissait de créer le SPAAR. Special Program for African Agricultural Research. J'ai été contacté tenant compte de ma carrière ORSTOM, et de mon titre de Docteur ès Sciences, titre essentiel pour les anglo-saxons. Le Ministère m'a proposé d'arrêter ma retraite, et j'ai accepté vu ma situation récente de veuf. En compétition avec un professeur hollandais et

avec un chercheur américain, ma candidature a été finalement reconnue et j'ai été nommé Secrétaire du SPAAR sous la direction d'un Directeur de la Banque.

Le programme a été créé par la communauté internationale des donateurs en vue du renforcement de la recherche agricole en Afrique. Missions de coordination auprès des donateurs, Grande Bretagne, USA, Canada, Allemagne, Italie, Japon, France, CEE, Suède, Pays Bas, et visites de nombreux pays en Afrique francophone et anglophone, Kenya, Tanzanie, Zambie, Zimbabwe, par exemple (cf. plus loin le paragraphe voyages).

J'avais recruté un chef de service adjoint, Teck PEE, un chinois né en Malaisie, ayant fait ses études en Angleterre, ne parlant pas chinois (mandarin) et marié avec une femme philippine. J'ai gardé d'excellents contacts avec eux, ils sont venus nous voir à Paris en 1994.

Après mon retour des USA j'ai accompli plusieurs missions de pédologue à la demande de la Banque Mondiale, la dernière de trois semaines au Yemen.

Le bilan des voyages de chercheur

- Pour l'ORSTOM : le Soudan (Khartoum), Madagascar, la Polynésie, l'Ethiopie, et aussi le Brésil (Rio, Brasilia, Manaus, Recife, Salvador de Bahia), le Venezuela, l'Equateur, les Antilles, Martinique et Guadeloupe, Papetee, le Congo Belge (Zaire maintenant)
- Pour la Banque Mondiale : l'Angleterre, le Japon, l'Allemagne, le Canada, la Suède, Panama et en Afrique : la Tanzanie, le Kenya, la Zambie, le Zimbabwe et une mission de trois semaines au Yémen

Après 1988 : LA « RETRAITE »

L'Académie d'Agriculture de France

Bien que ma retraite d'activité, non l'administrative, celle-ci à 60 ans, ait été repoussée pratiquement à 69 ans grâce à la Banque Mondiale puis à des missions de consultant international, je ne pensais pas possible d'arrêter ma vie de chercheur après toute une vie d'études et de recherches. Ayant assisté à des conférences à l'Académie de France, 18 rue de Bellechasse, Paris, j'ai retrouvé des personnalités rencontrées au cours de ma carrière. Deux membres m'ont proposé pour être élu comme correspondant. J'ai été élu et tous les mercredis j'ai pu me rendre à Paris pour assister aux conférences et participer aux groupes de travail de ma section VII. Une dizaine d'années après j'ai été élu membre titulaire et mon nom a été ajouté sur le mur à tous les membres depuis l'origine de l'Académie (mur de l'escalier). En 2005 je suis devenu Membre émérite.

ANNEXES

Activités de consultant

Ministère de la Coopération : mission d'expertise à Djibouti

I.B.S.R.A.M. (International Board for Soil Research And Management) Bangkok, Thaïlande, membre du conseil d'administration de 1983 à 1987.

Institut du Sahel, Bamako, Mali, 1978, membre du conseil consultatif.

U.S.A. : U.S.D.A. (Department of Agriculture, Washington), consultant étranger du Soil Management Support Service, de 1981 à 1987.

F.A.O., Rome, consultant pour le projet régional de conservation des sols : missions de 1983 à 1985 à : Mali, Burkina-Faso, Niger, Cote d'Ivoire, Togo, Madagascar, Seychelles, Comores, Maurice.

FAO, Rome : projet de conservation et de réhabilitation des terres en Afrique (ISCRA) missions à Madagascar (août 1992), au Togo, au Ghana, au Bénin (dec. 1992), au Maroc (dec. 1993 et mai 1994).

UNESCO : avec Edmont Bernus mission dans le nord Niger, évolution de la sécheresse

UNESCO (Paris), consultant pour le projet de lutte contre la désertification au Niger, 1983 et 1984.

PNUD (Nations-Unies, New York) : Consultant chargé de la création de l'Institut du Sahel, Bamako, Mali
 FIDA, Rome, 1986, consultant pour le projet de conservation des sols et de lutte contre l'érosion en Afrique

Banque Mondiale (Washington) : missions, en particulier au YEMEN du Nord, mai-juillet 1988, projet de la recherche agricole.

PNUD-FAO : évaluation des projets de C.E.S. (conservation de l'eau et du sol), de la Tunisie oct-déc 1991.

Enseignements

Enseignements Universitaires :

Professeur Associé détaché de l'ORSTOM auprès de l'Université Paris VII : U.E.R de géographie et sciences de la société, chargé de l'U.V. de pédologie en Maîtrise, avec habilitation à suivre les thésards, conférences de D.E.A. et nomination au conseil de l'U.E.R. (1980 et 1981).

Conférences notoires :

Université de Genève, Suisse, au laboratoire de botanique (1983 à 1986).

Faculté des sciences de Nancy et à l'Institut National Agronomique de Paris.

Aux U.S.A., à l'Université de Californie (Los Angeles) et à l'Université de Cornell (Ithaca, New-York).

Conférencier lors de la présentation en 1978 de la conférence plénière sur les sols semi-arides du monde au VII Congrès International de Science du Sol à Edmonton, Canada

Enseignements Universitaires :

Professeur Associé détaché de l'ORSTOM auprès de l'Université Paris VII : U.E.R de géographie et sciences de la société, chargé de l'U.V. de pédologie en Maîtrise, avec habilitation à suivre les thésards, conférences de D.E.A. et nomination au conseil de l'U.E.R. (1980 et 1981).

Les nominations et responsabilités.

Secrétaire Général du C.R.O.A.C.U.S (comité de recherches de l'Ouest Africain pour la conservation des sols et leur utilisation).

Vice-Président de la W.A.S.A. (West Africa Science Association, Lagos, Nigeria), en 1969.

Président de l'A.S.E.Q.U.A. (Association pour l'étude du quaternaire africain, Dakar) en 1970.

Membre permanent du comité de la FAO à Rome, sur les facteurs de la dégradation des terres

Ministère de la Recherche (DGRST) : Président du comité LAT (lutte contre l'aridité), 1978-1981.

O.M.M. (Organisation Météorologique Mondiale, Genève) : Président du groupe de travail sur les facteurs météorologiques de la dégradation des sols, 1978-80.

CNRS : membre du comité de direction du laboratoire de géologie du quaternaire de Marseille, 1980-1984.

Editeur associé de la revue Soil Survey and Land Evaluation de l'Université de East Anglia, Angleterre, en 1982, et consultant de la revue Alexandria Science Exchange, Université d'Alexandrie, Egypte.

Manille, Philippines, membre du « steering committee » sur les contraintes des sols pour le développement, 1979.

Brésil : Chef de la mission d'études de la DGRST sur les problèmes de l'aridité, 1979.

CIRAD, Paris, chargé de mission pour l'élaboration, en 1986, des priorités françaises de recherches pour les cultures vivrières.

Ministère de la recherche (Paris) : chargé de l'AUDIT sur l'évaluation de la participation de la France au Groupe Consultatif de la Recherche Agricole Internationale (C.G.I.A.R.) en 1991.

CURRICULUM VITAE

Ingénieur Agronome (I.N.A., Paris), 1948.

Diplômé de l'Ecole Supérieure d'Agronomie Tropicale (Nogent)

Diplôme de Conservation des Sols de l'Université de Géorgie, Athens, U.S.A., 1952.

Docteur d'Etat es-Sciences de l'Université Louis Pasteur de Strasbourg, France, 1971.

Directeur successivement des centres de recherche de Casamance (Sénégal), de Kindia (Guinée), de Cotonou (Dahomey), de Dakar (Sénégal). Nomination au grade d'Inspecteur Général de l'ORSTOM en 1966. Affectation auprès du directeur général à Paris en 1971, Directeur des Relations internationales en 1972, et du service de la programmation scientifique en 1978

Enseignements universitaires.

De 1983 à 1986 : Université Paris VII et divers.

Carrière internationale : Consultant de la FAO, de l'UNESCO, de la WORLD BANK

Secrétaire exécutif de S.P.A.A.R. (Spécial Program for African Agricultural Research). dans la Banque Mondiale, à Washington, U.S.A., de 1986 à 1988.

(Voir plus loin la présentation détaillée de ces diverses activités).

Distinctions honorifiques étrangères :

Officier de l'Ordre du LION du SENEGAL (1971).

Académie des Sciences de Moscou : Médaille Dokoutchaev (1984).

Distinctions Françaises

Chevalier de la Légion d'Honneur (14 juillet 1999)

Officier de l'Ordre National du Mérite (1982).

Chevalier des Palmes Académiques (1975).

Chevalier du Mérite Agricole (1977) .

Médaille d'Or de l'Académie d'Agriculture de France (1975).

Membre correspondant l'Académie d'Agriculture (30/03/1992).

Membre Titulaire de l'Académie d'Agriculture de France, décret J.O. du 28 mai 1998

Membre émérite en 2005.

LISTE DES PUBLICATIONS ET ETUDES :

1. FAUCK. R., 1950. Les grands types de sols de la concession de la C.G.O.T. en Casamance. Deux cartes en couleur au 1/20.000° No 28, ORSTOM
2. FAUCK. R., 1954. Première observation sur les relations engrais verts- engrais chimiques en Moyenne Casamance. Congr. Int.Sci. Sol, Léopoldville, 5, comm. IV, pp. 156-159
3. FAUCK. R., 1954 Les facteurs et les intensités de l'érosion en Moyenne Casamance. Cong. Int. Sci. Sol, Léopoldville, 1954, comm. V ; vol. III, 4, pp. 366-379
4. FAUCK. R., 1955. Etude pédologique de la région de Sédhio (casamance) Agro. Trop. Nov. 1955, n°6, pp. 752-793
5. FAUCK. R., 1955, Quelques aspects de la conservation du sol et de l'eau aux USA. Bureau des sols de l'AOF, 32 pages.
6. FAUCK. R., 1956, Erosion et mécanisation agricole, Publication du Bureau des sols de l'AOF, 24p,
7. FAUCK. R., 1956, L'étude de l'évolution des sols sous culture mécanisée et le problème des prélèvements de terre. Bulletin de l'AFES, 73, pp. 388-391
8. FAUCK. R., 1956, L'évolution des sols sous culture mécanisée. Le problème du PH et de sa correction Congrès Int. Science du Sol, 6, Paris, vol. D, pp. 379-382
9. FAUCK. R., 1956, Evolution sous culture mécanisée dans les régions tropicales. Cong. Int. Sci. Sol, Paris, vol. E, pp. 593-596
10. FAUCK. R., Le riz de culture sèche et l'évolution des sols, Cong. Int. Sci. Sol, Paris, Vol. C, pp. 549-553

11. FAUCK. R., 1956, Conservation des sols et mise en valeur agricole en région tropicale. Cong. Int. Sci. Sol, Paris, vol. D, pp. 591-595
12. FAUCK. R., 1958, Première étude sur les sols de la région de Fria (Guinée), et leurs possibilités de mise en valeur, ORSTOM, Paris, 26 pp., ronéo Mission d'Aménagement de Guinée.
13. FAUCK, R. 1958/9. Les problèmes de mise en valeur agricole et les projets d'industrialisation en Moyenne Guinée. Ronéo, 27 p.
14. DUGAIN, E. et FAUCK. R., 1959, Mesure de l'érosion et du ruissellement en Moyenne Guinée. Relations avec certaines cultures. 3° Conf. Interafricaine Sols, Dalaba, Guinée
15. FAUCK. R., 1959, Opération Konkouré-Boké : opération de coopération scientifique. Cahiers de l'ORSTOM, n° 2, 50 p., 1 carte, Mission d'Aménagement de la Guinée
16. FAUCK.R., 1959, Opération Konkouré-Boké, rapport sur l'enquête agricole de Konkouré, ORSTOM, Paris, 110 p., ronéo, 47 tabl., statist., Mission d'Aménagement de Guinée
17. FAUCK. R., 1960, Matière organique et azote des sols de la Moyenne Guinée et relations avec les rendements des cultures. C. Rend. Acad. Agriculture, t. 46, n° 4, pp. 152-155
18. FAUCK. R., 1960. Carte pédologique de la région d'Agonvy (Dahomey), carte d'utilisation des sols au 1/20.000°, ronéo
19. FAUCK. R., 1960, Rapport de pédologie N°6 de la Mission d'Etudes au Dahomey : reconnaissance pédologique de la région d'Athiémé-Lokossa-Agamé, ORSTOM, Centre de Cotonou, 9 p., ronéo, 1 carte hors texte
20. FAUCK. R., 1960, Etude hydro-pédologique du bassin expérimental de Boukombé (Dahomey), ronéo, 62 p., rapport ORSTOM
21. FAUCK. R., 1961, Etude des sols de la région d'Agonvy (terres de barre du sud-est du Dahomey), 1° partie : les sols et leur utilisation. Rapport N°8 de la mission d'études au Dahomey. ORSTOM, Centre de Cotonou, 72 p., ronéo, 9 tableaux, 3 graphiques, 2 cartes.
22. FAUCK. R., 1961, Etude des sols de la région d'Agonvy, 2° partie : la pédogénèse. Rapport N°9 de la Mission d'Etudes au Dahomey. ORSTOM, Centre de Cotonou, 49 p., ronéo, 9 tabl., 11 graph ;, biblio ;, 31 réf.
23. PORTERES. R., FAUCK., R., 1961. Etude d'économie agricole et rurale en Casamance. Possibilité d'implantation d'une agriculture mécanisée sur les plateaux de Moyenne Casamance. Ronéo, 90 p.
24. FAUCK.R., 1962. Etude de la région des Dongas (nord Dahomey) rapport ronéo avec une carte au 1/50.000°
25. FAUCK. R., TURENNE, J.F., VIZIER, J.F., 1963. Etude pédologique de la haute Casamance, Rapport ORSTOM, Centre de Dakar-Hann, 181 p., ronéo, tabl , anal , biblio, 29 ref.
26. FAUCK.R., 1963. Le sous-groupe des sols ferrugineux lessivés à concrétions. Sols Africains, vol. VIII, n° 3, pp ; 383-405
27. FAUCK.R., 1963, L'utilisation des études de sols pour l'établissement d'un système conservatoire d'utilisation des terres en Casamance. Conf. des Nations-Unies sur l'application de la science et de la technique dans les régions peu développées, Genève
28. FAUCK. R., 1964, Les sols rouges faiblement ferrallitiques d'Afrique Occidentale, Commun. 8° Congrès Int. Sci. Sol, Bucarest, Roumanie, V, 62, pp. 547-557
29. FAUCK. R., 1964. Le sous-groupe des sols ferrugineux tropicaux à taches et à concrétions. Coll. C.C.T.A.-F.A.O. sur la classification des sols, Léopoldville (Congo belge)
30. FAUCK. R. R., CHARREAU, Cl., 1965. Les sols du Sénégal, in : Etudes Sénégalaises, n°9, pp . 111-154
31. FAUCK. R., VAN DEN DRIESCH, R., 1967. Quelques résultats analytiques des sols tropicaux lessivés d'Afrique Occidentale, Comm. Réunion. ORSTOM, Bondy, 8p. mult. planch. h.t. tabl., biblio
32. FAUCK.R., MOUREAUX, Cl., THOMANN, Chr. 1967, Bilan de l'évolution des sols de Séfa (Casamance, Sénégal), après 15 années de culture continue. C. Rend. Séance Académie d'Agriculture de France, Paris, N°9, pp. 698-703
33. FAUCK. R., 1967, Traces d'influences paléoclimatiques dans les sols d'Afrique Occidentale. Bull. IFAN, t ; XXVIII, série A, n°1, pp. 381-384

34. DABIN, B., FAUCK, R., PIAS, J., 1967. A study of the agroclimatology of the semi-arid area south the Sahara in West Africa: les sols de l'aire de l'étude, FAO, Rome
35. MOUREAUX, Cl., FAUCK, R., 1967. Influence d'un excès d'humidité temporaire sur quelques sols de l'ouest africain. Cah. ORSTOM, sér. Pédol., vol. 5, N°1, pp. 10-113
36. FAUCK, R., 1968. Contribution à l'étude des sols ferrugineux tropicaux. Com. ORSTOM, réunion pédologues, Bondy, 36p., mult., biblio.
37. FAUCK, R., 1968. Carte pédologique au 1/5 million d'Afrique Occidentale pour l'Atlas de l'IFAN Dakar.
38. FAUCK, R., 1968. Prospection et cartographie pédologique et mise en valeur agricole ; in : Priorité de la recherche agricole dans le développement économique de l'Afrique, Colloque d'Abidjan (Côte d'Ivoire), t.2, pp. 33 à 40
39. FAUCK, R., MOUREAUX, Cl., THOMANN, Ch., 1969. Bilans de l'évolution des sols de Séfa (Casamance), après 15 années de culture continue. Agronomie Tropicale, vol. XXIV, N°3, pp. 263-301
40. CHAUVEL, A., FAUCK, R., 1969. Sur la mise en évidence et la caractérisation d'un horizon B, dit de « comportement » dans les sols rouges de Casamance (Sénégal). C. Rend. Acad. des Sciences, Paris, t. 269, pp. 2080-2083
41. CHARREAU, Cl., FAUCK, R., 1970. Mise au point sur l'utilisation des sols de Séfa (Casamance). L'Agronomie Tropicale, vol. XXV, N°2, pp. 151-191
42. FAUCK, R., 1970. Evolution des quartz dans les sols ferrallitiques développés sur les roches sableuses et gréseuses de l'Afrique Occidentale. C. R. Acad. des Sciences, t ; 271, pp. 2273-2276
43. FAUCK, R., MILLOT, G., 1971. Sur l'origine de la silice des silicifications climatiques et des diatomites quaternaires du Sahara. C. R. Acad. des Sciences, Paris, t ; 272, pp 4-7
44. FAUCK, R., 1971. Contribution à l'étude des sols des régions tropicales. Les sols rouges sur sables et sur grès d'Afrique Occidentale. Thèse de Doctorat d'Etat es-sciences, Université de Strasbourg, France, 257 p., 38 tab., 35 fig., Mémoire ORSTOM n° 61.
45. FAUCK, R., 1971. Les sols des régions semi-arides au sud du Sahara et leurs propriétés physiques ; réserves d'eau du sol, écoulement et érosion. In : « Agroclimatology in the semi areas south of the Sahara ». FAO/UNESCO/WHO, N) 340
46. FAUCK, R., 1974. Les facteurs et les mécanismes de la pédogénèse dans les sols rouges et jaunes ferrallitiques sur grès en Afrique. Cah. ORSTOM sér. Pedol., vol. XII, N°1, pp. 69-72
47. FAUCK, R., 1974. Un aspect trop peu connu de la lutte contre la sécheresse, l'action de l'ORSTOM in : Marchés tropicaux, 06 sept. 1974
48. FAUCK, R., 1975 La sécheresse en Afrique, rapport ronéo, 53 p
49. FAUCK, R., 1975. Rapport de mission relative à la création d'un Institut du Sahel. PNUD/PNUE
50. FAUCK, R., 1976. Influence des pratiques agricoles sur la dégradation des sols. Ronéo, 6 p.
51. FAUCK, R., 1976. Protection et mise en valeur des sols. In: Recherche agronomique et développement dans les DOM-TOM. Le Progrès scientifique, N°184-185, pp. 75-76
52. DEWOLF, Y., DELAUNE, M., FAUCK, R., 1977. Rubéfaction des sables stampiens dans le bassin de Paris. Science du sol, Bulletin de l'AFES, pp . 45-46
53. FAUCK, R., 1977. Soil erosion in the sahelian zone of Africa: its contribution and its effect on agricultural production. Proceedings of an International Symposium on Rainfed Agriculture in semi-arid regions. University of California, Riverside, pp. 371-397
54. FAUCK, R., 1977. Erosion and mechanization, soil conservation and management in the semi-arid tropics, edited by D.J. Greenland and R. Lal. John Wiley and Sons, pp. 189-193
55. FAUCK, R., 1978. Les sols des climats secs, leurs potentialités spécifiques pour la production alimentaire et les contraintes climatiques primordiales. Plenary session papers, vol. II, 11th International Congress of Soil Science, Edmonton, Alberta, Canada, pp. 201-270
56. SEGALEN, P., FAUCK, R., LAMOUREUX, M., PERRAUD, A., QUANTIN, P., ROEDERER, P., VIEILLEFON, J. 1979. Projet de classification des sols ; ronéo, ORSTOM
57. FAUCK, R., LELONG, F., ROOSE, G., PEDRO, G., 1981. Importance of solid transports in the present evolution of ferrallitic and ferruginous soils of West Africa.

58. FAUCK, R., 1981. Les sols subarides au Sahara. Cah. ORSTOM, ser. Pédol., vol. XVIII, N°3-4
59. ROOSE, E.J., FAUCK, R., LELONG, F., PEDRO, G., 1981. Modifications fondamentales de la dynamique actuelle des sols ferrallitiques et ferrugineux d'Afrique Occidentale sous l'influence de la mise en culture. C. R. Acad. des Sciences, Paris, t ; 292, ser. II, pp. 1457-1460
60. ROOSE, E.J., FAUCK, R., LELONG, F., PEDRO, G., 1981. Sur l'influence des transferts en phase solide dans la dynamique actuelle des sols ferrallitiques et ferrugineux d'Afrique Occidentale ; cas des milieux sous végétation naturelle. C. R. Acad. des Sciences, Paris, t. 292, ser. II, pp. 1323-1328.
61. ROOSE, E.J., FAUCK, R., 1981. Des contraintes d'origine climatique limitent l'exploitation des sols ferrallitiques dans les régions tropicales humides de Côte d'Ivoire. Cah. ORSTOM, ser. Pédologie, vol. XXVIII, N°2, pp. 153-157
62. FAUCK, R., 1981. Les sols subarides au sud du Sahara. Journées G. Aubert 11, sept., cah. ORSTOM, ser. Pédol., vol. XXVIII, N°3,3-4 pp; 189-192
63. FAUCK, R., 1981. Evaluation of soil resources by ORSTOM, in: Soil resources inventories and development planning, proceedings of a workshop at Cornell University, N.Y., USA, pp. 263-270
64. FAUCK, R., 1981. Dry soils of the african Sahel; Proceedings of the Third International Soil Classification Workshop, ACSAD, Damas, Syrie, pp. 67-70
65. FAUCK, R., 1983. Interactions of soil characteristics and environmental evolutions in the Sahel. ACIAR proceedings of "the International Workshop on soils", Townsville, Queensland, Australia
66. BERNUS, Ed., FAUCK, R., MARCHAL, J.Y., 1984. Le Sahel et ses problèmes : l'apport de la recherche. In : « l'Afrique Contemporaine, 129, pp. 11-17
67. FAUCK, R., 1983. Aspects of certain processus affecting soil degradation, especially erosion. WMO, World Meteorological Organization, Genève, Suisse, Technical note N° 178, 149p., (R. FAUCK chairman of the technical group)
68. FAUCK, R., ??, in SEGALEN, P., Project of soil classification, published by ISRIC, Netherlands
69. LELONG, F., ROOSE, E.J., AUBERT, G., FAUCK, R., PEDRO, G., 1984. Géodynamique actuelle de différents sols à végétation naturelle ou cultivée d'Afrique de l'Ouest. CATENA, Netherlands, vol. 11, pp. 343-370.
70. FAUCK, R., 1984. L'IBSRAM. Cah. ORSTOM, ser. Pédol., VolXXI, N°1, P; 3/5
71. FAUCK, R., et al. 1986; French priorities in tropical food crop research, summary report, annexes, 196 p. Document drawn up by the Ministry of Cooperation and the French agricultural research organizations.
72. FAUCK, R., ? Mise à jour de l'étude de cas sur la désertification et renforcement de la stratégie nationale en matière de lutte contre la désertification
73. FAUCK, R., 2000. La vie mouvementée du curé Jules Chaperon. Biographie d'un prêtre social dans la haute vallée de l'Artuby (Var), 1877-1951. L'Harmattan, Paris, 175 p.